

Les ghettomen [Les gangs de rue à Abidjan et San Pedro]

Les gangs de rue à Abidjan et San Pedro

Madame Éliane De Latour

Citer ce document / Cite this document :

De Latour Éliane. Les ghettomen [Les gangs de rue à Abidjan et San Pedro]. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 129, septembre 1999. Délits d'immigration. pp. 68-83;

doi : 10.3406/arss.1999.3306

http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1999_num_129_1_3306

Document généré le 12/05/2016

Abstract

Ghettomen.

The ghettos of Ivory Coast harbor the entire range of illegal practices, from theft to holdups, via drugs and fraud : the *sciences*. This underground community is structured around an initiation cycle which turns fistons ("young sons" - inexperienced youths) into vieux pères ("old fathers" - seasoned veterans). The experience starts with a probationary period during which a man must show his heart, his courage, by his ability to go to extremes. He constantly risks death until life once again becomes primordial : the heart dies, and this is the downward phase. No one grows old in the ghetto, which is conceived as a passage where one learns to master a certain number of things : violence, the minss (mind), modern values. The constant swing between the law of the jungle and the law of blood weaves a gang into a tight-knit family. The reference codes revolve around honor and respect for the name — which must be defended under all circumstances. The burning desire for fame, much like that of the heroes of African history, espouses the contemporary vision of the world as a theater of images, where all that counts is media recognition. Fulfillment of the dream lies in the Eldorado of the West, seen as a land of wealth and freedom where all dreams can come true. Illegality is part of this journey through a blood-drenched, deadly utopia from which one emerges into adult society a different person.

Résumé

Les ghettomen.

Les *ghettos* en Côte d'Ivoire recouvrent l'ensemble des pratiques illégales, du vol au braquage en passant par la drogue et l'escroquerie : les *sciences*. Ce milieu est structuré par un cycle d'initiation qui amène les fistons à devenir vieux pères. L'expérience commence par une période probatoire où il faut montrer son cœur, son courage par une capacité à « monter aux extrêmes ». La mort est sans cesse risquée jusqu'au moment où la vie devient à nouveau plus importante : le cœur meurt, et c'est la phase descendante. Personne ne vieillit au ghetto, conçu comme un passage au cours duquel des maîtrises ont été acquises, celle de la violence, celle du minss (mind), celle des valeurs modernes... L'oscillation permanente entre la loi de la jungle et la loi du sang fait d'une bande un monde hobbien et une famille solidaire. Les codes de référence se construisent autour de l'honneur et du respect du nom qui doit être défendu en toute circonstance. Le désir intense de renommée, proche de celui des héros belliqueux qui ont marqué l'histoire africaine, épouse la vision contemporaine qui fait du monde un théâtre d'images où seule compte la reconnaissance médiatique. L'aboutissement ultime du rêve se situe dans l'eldorado occidental, perçu comme une terre de richesse et de liberté où tout peut se réaliser. Le détour par l'illégalité s'inscrit dans une utopie sanglante et mortelle pour revenir « autre » dans la société adulte.

Resumen

Los ghettomen

En Costa de Marfil, los ghettos engloban el conjunto de prácticas ilegales, desde el robo hasta el asalto a mano armada, pasando por la droga y la estafa, es decir, las así llamadas *sciences* (ciencias). Se trata de un hampa que se estructura a través de un ciclo de iniciación que hace que los fistons (críos) se conviertan en vieux pères (veteranos). La experiencia comienza a adquirirse durante un período probatorio en el que es preciso mostrar el cœur (corazón), el valor, que refleja la capacidad de llegar a situaciones límite. Constantemente se corre peligro de muerte, hasta que otra vez la vida se torna más importante : cuando le cœur meurt (el corazón muere), es la fase descendente. Nadie envejece en el ghetto, considerado como un período transitorio en cuyo transcurso se aprende a dominar la violencia, el minss (mind, en inglés) y los valores modernos. La permanente oscilación entre la ley de la selva y la ley de la sangre hace de una banda la « guerra de todos contra todos », como en el mundo de Hobbes, al mismo tiempo que una familia solidaria. Los códigos de referencia se construyen en torno al honor y al respeto del apellido, que debe defenderse en todas las circunstancias. El ansia de renombre, similar a la de los héroes belicosos que han marcado la historia africana, se adapta perfectamente a la visión contemporánea que hace del mundo un teatro de imágenes en el que lo único realmente importante es el reconocimiento mediático. La quimera se consume en un El Dorado occidental, idealizada tierra de riqueza y libertad en la que pueden cristalizarse todos los anhelos. El paso por la ilegalidad se inscribe en una utopía sangrienta y mortal y

permite volver « diferente » a la sociedad adulta.

Zusammenfassung

Ghettomen

Die Ghettos an der Elfenbeinküste umspannen die Gesamtheit aller illegalen Tätigkeiten, vom Diebstahl über den Drogenhandel und den Betrug bis hin zum Raubüberfall, all dies zusammenfassend als die Wissenschaften bezeichnet. Die Struktur dieses Milieus ist von einem Initiationszyklus bestimmt, durch den die Söhnchen sich zu alten Vätern entwickeln. Der Werdegang beginnt mit einer Probezeit, in der es darauf ankommt, Herz zu zeigen, d.h. seinen Mut, zu den extremsten Bedingungen aufzusteigen. Der Initiant schwebt in ständiger Todesgefahr, bis zu einem bestimmten Moment, ab dem das Leben wieder die Oberhand gewinnt : das Herz stirbt, und die absteigende Phase beginnt. Niemand wird alt im Ghetto, es wird als eine Übergangsstufe aufgefaßt, während derer man Meisterschaft in bestimmten Bereichen erlangt : dem der Gewalt, dem des minss (mind), dem der Werte der modernen Lebens... Das ständige Pendeln zwischen dem Gesetz des Dschungels und dem Gesetz des Blutes macht aus einer Bande eine Hobbessche Welt und eine solidarische Familie zugleich. Das Normensystem dreht sich um den Ehrbegriff und den Respekt des Namens, der unter allen Umständen verteidigt werden muß. Der ausgeprägte Wunsch nach Ansehen, der demjenigen der Kriegshelden angenähert ist, die die afrikanische Geschichte geprägt haben, begegnet sich mit der zeitgenössischen Vision, in der die Welt zu einem Theater von Bildern wird, in dem allein die Geltung in den Medien zählt. Den äußersten Zielpunkt dieses Traums bildet das Eldorado der westlichen Welt, die als das Land des Reichtums und der Freiheit verstanden wird, in dem alle Wünsche in Erfüllung gehen. Der Abstecher in die Illegalität wird als eine blutige und todesbedrohliche Utopie aufgefaßt, aus der man als ein « Anderer » in die Erwachsenengesellschaft zurückkehrt.

Éliane de Latour

LES GHETTOMEN

Les gangs de rue à Abidjan et San Pedro

Depuis novembre 1997, je me suis intéressée à un phénomène particulier de la criminalité, celui des ghettos, ainsi nommés par ceux qui occupent ces lieux. Mes données concernent des bandes des quartiers sud d'Abidjan et du centre du Bardot – bidonville qui jouxte la ville de San Pedro, à l'ouest du pays –, auxquelles s'ajoutent une quarantaine d'entretiens réalisés dans les prisons d'Abidjan (la MACA) et de Sassandra. L'enquête en milieu ouvert nécessitait d'établir dans le temps des relations de confiance, d'avancer doucement pour arriver à approfondir les récits, les réponses, les conversations. En milieu fermé, j'avais, de manière immédiate, accès à un grand nombre de ghettomen qui, à mon étonnement, s'ouvraient très vite à moi. Une fois mon projet expliqué, je ne faisais l'objet d'aucune défiance. Pourtant, j'avais un magnétophone mais je certifiais que personne d'autre que moi n'écoutait ces cassettes (ce qui avait été obtenu avec difficulté auprès de la direction de la prison). Je demandais à mes interlocuteurs de s'inventer un nom au cas où un problème se serait posé. Il est probable que la connaissance préalable de certains ghettos et de « vieux pères » me donnait une clé d'entrée. L'envie de parler, la curiosité que je suscitais, les cigarettes et les biscuits que j'apportais, avaient sans doute raison des derniers soupçons. Ce travail croisé entre le dehors et le dedans m'a permis de distinguer assez vite ce qui appartenait à un système de ce qui était la pratique de quelques individus. Dans les prisons, je retournais en questions certaines réponses qui m'avaient été faites à l'extérieur, pour en tester la validité sur le nombre. Tous les récits personnels étaient évidemment pris au sérieux, mais ce qui m'importait était de comprendre leur articulation avec les principes à la fois flous et rigides des ghettos.

Le phénomène des gangs de rue en Côte d'Ivoire date de la fin des années 1970. Au-delà des déterminismes socio-économiques maintes fois soulignés, la délinquance pose de manière frontale la question de l'identité. La délinquance s'étend à toutes les villes qui ont attiré en peu de temps des populations de

l'intérieur ou des étrangers de toute provenance, comme Abidjan, la capitale, et San Pedro, un port créé de toute pièce au milieu des années 1960, près de la frontière du Liberia aujourd'hui peu étanche au trafic d'armes.

Les nouvelles générations qui grandissent dans les villes ivoiriennes sont fascinées par tout ce qui affran-

chit des stigmates de l'Afrique dite « traditionnelle », synonyme d'ennui, de durée figée, de répétition, d'absence de progression personnelle, de hiérarchies sclérosées, de surveillance, de sorcellerie. En rupture avec leur société, enfants, adolescents et jeunes adultes s'approprient la rue, délimitent un espace à eux qu'ils appellent « ghetto ». Il s'agit d'un lieu de rassemblement où ils montent leurs coups, se sentent en communauté, consomment des drogues, « se mettent à l'aise ». Ils semblent libres, ne rien faire tout en étant bien habillés; ils portent les signes de leur ouverture sur le monde en arborant des jeans Levis 501, des treillis très larges, des baskets montantes, des Sebago, des casquettes, des tee-shirts *made* à l'étranger. Ils se disent « guerriers », « *yankee* », « vandales », « bandits », « aventuriers », « vagabonds », « *zigueï* » (loubards), « *nushi* »¹. Apparemment les *ghettomen* ne reçoivent d'ordre de personne, ils décident de leur temps comme ils le souhaitent et prennent pied dans le monde de demain. Le ghetto renvoie une impression de liberté, d'autonomie, de modernité. L'indépendance à l'égard de la famille fait rêver tous les adolescents qui voient en elle « le vilage » et son poids coutumier.

La mort d'un père, un accident, un divorce, des parents qui n'ont plus les moyens de subvenir aux études, un échec scolaire... n'importe quel événement peut amener un enfant hors de l'école². Un choix, une rencontre peuvent être aussi à l'origine d'un renoncement qui s'accompagne presque inévitablement d'une crise avec les parents. Certains garçons issus des milieux pauvres voudraient non seulement ne pas dépendre des adultes, mais se rendre utiles en trouvant les moyens de prendre en charge les plus petits. Les *ghettomen* se définissent comme des « aventuriers » : l'empreinte individuelle est préférée à la destinée collective, les réponses dociles sont délaissées au profit du risque. Ces désirs d'émancipation touchent aussi les enfants de familles qui auraient les moyens (et le désir) d'assurer de longs cursus scolaires à leur progéniture. À l'étroit chez eux et sur le marché de l'emploi, ils sont attirés par la conduite des voyous qu'ils associent aux acteurs américains dans les « films d'action » comme ils les nomment.

Pour identifier un garçon, on peut lui demander : de quel ghetto es-tu ? Il répondra le nom de son ghetto et précisera le quartier. Le ghetto d'identification porte toujours un nom (Texas City, Beyrouth, Soweto, Colombie, Barbès, Bronx, Banco, Crenjabo, etc.), c'est à la fois un lieu de rendez-vous et un territoire où se trouvent d'autres ghettos sans nom,

mobiles en fonction des dangers; il s'agit de lieux de repli où les armes sont cachées, les règlements de comptes graves résolus par combats rangés, les butins partagés... Les ghettos d'appartenance sont localisés dans les « dents creuses » des villes : un carrefour, une voie ferroviaire inutilisée, un immeuble inachevé, un marché qui a brûlé, un cinéma désaffecté (ou non)³, un terrain vague... Leur nombre et leur importance sont plus élevés dans les quartiers pauvres. Les quartiers huppés sont gardés (murs hauts, caméras de surveillance, vigiles), ceux des zones intermédiaires (petite bourgeoisie, commerce, bars...) sont lotis et n'offrent pas les mêmes facilités pour se cacher que les quartiers déshérités, bondés, mal éclairés la nuit. Les bidonvilles de planches aux constructions anarchiques, dont aucun plan n'existe, offrent les meilleures échappatoires avec leurs ruelles étroites et leurs maisons faciles à traverser. En outre, on y trouve des chambres de 30 FF à 60 FF par mois pour ceux qui ont quitté leur famille, et il est possible de vivre au milieu de la population en restant caché. Le voisinage sait et laisse faire. Peur des représailles ? Sentiment d'être protégés ? Mépris des représentants d'un ordre qui les écrase aussi ? Cette neutralité apparemment bienveillante n'exclut évidemment pas les délateurs, mais ceux-ci se comptent aussi parmi les *ghettomen*.

Le ghetto est visible et secret à la fois. La vie « publique » du ghetto est exposée – regroupements visibles, fêtes tonitruantes, attitudes extrêmes –, sa vie intérieure reste souterraine, à l'écart. L'ambiguïté de la notion de ghetto telle qu'elle est véhiculée reflète parfaitement l'ambivalence des bandes : le ghetto est un lieu public ouvert à tous les jeunes en rupture; c'est à travers le ghetto que l'on s'ouvre aux modes, au monde. Toutefois, le ghetto est aussi marqué par une

1 – Le *nushi* est aussi la langue de rue qu'ils pratiquent. Le *nushia* désigne la « délinquance ».

2 – Le moment où l'école est abandonnée est très variable. J'ai personnellement rencontré beaucoup de *ghettomen* qui sont allés jusqu'en sixième, cinquième, et un certain nombre qui sont allés jusqu'en quatrième, troisième; quelques-uns, plus rares, ont quitté en seconde.

3 – Alors que la plupart des cinémas ferment et sont rachetés par les Églises brésiliennes qui les transforment en vastes lieux de culte, il existe un cinéma qui fonctionne essentiellement sur la base des recettes fournies par les *ghettomen* qui ont élu domicile dans l'immense salle noire où toute la journée passent, à tue-tête, des films indiens dont les copies sont traversées de hallebardes noires. Les conditions de création d'un ghetto sont réunies : obscurité, fond sonore qui empêche les écoutes indiscrettes, sorties de secours multiples en cas de danger. En contrepartie, les *ghettomen* paient leur place 1 FF pour les « séances » du matin, 2 FF pour celles de l'après-midi, et le soir un peu plus cher.

frontière qui distingue des autres par ses recompositions sociales, culturelles.

Lorsqu'un nouveau ou un transfuge pénètre un ghetto, il sait qu'il entre dans un espace « approprié », cependant il ne s'agit pas d'une appartenance figée. S'ils sont recherchés par la police, soumis à des luttes intestines ou entraînés tout simplement par un plus âgé qui les attire ailleurs, ils changent de ghetto dans la même ville ou dans une autre. Ils font leur le nouveau territoire s'ils y restent, mais conservent leurs anciennes identifications s'ils y passent ; les séjours sont très variables, cela peut durer des mois ou des années. En général, ils finissent par revenir au ghetto d'origine. Ils se connaissent directement ou par relation, à travers un réseau qui s'étend à toutes les grandes villes du pays. Entre Abidjan et San Pedro la circulation est intense. Les *dealers* de San Pedro viennent se ravitailler à la capitale. Certains braqueurs d'Abidjan cherchent des coups autour de San Pedro pendant la récolte du café et du cacao, car les acheteurs tournent sur les petites pistes avec des millions en billets sur eux. C'est une période où les filles des ghettos d'Abidjan qui se prostituent accourent au port de San Pedro : de nombreux cargos viennent de l'étranger. Le ghetto nominal correspond en réalité à une bande erratique composée d'un noyau solide, souvent issu du quartier, auquel viennent s'adjoindre des visiteurs-consommateurs de drogue, des rescapés, des fugitifs, etc. Le groupe de base est généralement lié par un parcours commun : ils sont allés à l'école ensemble, ils ont arpenté les trois ou quatre mêmes rues, partagé des jeux, des films, ils ont échangé des tee-shirts, circulé d'une famille à l'autre, regardé les mêmes « grands frères » qui tenaient le ghetto en se « maniérissant ».

Les filles, les *go*, suivent les mêmes trajectoires que les hommes : elles quittent ou non leur famille, rejoignent leurs camarades, consomment des drogues, s'amusent, mais peu vont en opération. Elles partagent la vie du ghetto. Pour vivre, elles se prostituent ou deviennent la *go* d'un *ghettoman*, ils sont *go* et *gars*, en concubinage, des enfants naissent. Personne ne peut alors la toucher, elle vit des butins rapportés par son *gars*. Elle peut avoir un petit rôle sur le « terrain » (accompagner pour faire le « radar » ou la sentinelle, détourner l'attention) ou après les coups (cacher les armes, vendre aux receleurs...). Ces femmes passent pour des instigatrices qui poussent les hommes à partir sur le terrain, se battre, se venger en traitant de « lépreux » celui qui hésite, qui a peur.

LES SCIENCES

Dans tous les ghettos se trouvent les mêmes « spécialités », ensemble des connaissances qui couvrent les pratiques illégales qui sont globalement appelées les « sciences ». « Être dans les sciences »⁴ ou « ne pas être dans les sciences » marque une frontière radicale avec le reste du monde. Certains ghettos sont plutôt portés sur le braquage ou sur la drogue, mais tous présentent les mêmes gammes d'activités :

- Les « castors » : qui pratiquent la grivèlerie.
- Les « diplo » (diplomates) : vols par la ruse. Par exemple, ceux qui volent des pièces de monnaie à partir d'un objet (journal ou portefeuille) plein d'aimants.
- Les « philo » (philosophes) : escrocs, faux marabouts qui entreprennent les passants avec des honiments de manière à leur enlever tout l'argent qu'ils possèdent. Les « philo longs » escroquent au bout d'un mois, les « philo courts » escroquent sur-le-champ. Ils opèrent à deux, le « maître », celui qui affronte et le « partenaire », le complice.
- Les « débalousseurs » : pickpockets, voleurs à la tire.
- Les *dealers* : vendeurs de drogue, cannabis (*cali*), héroïne (*peo*) ou crack (« caillou », « craie »). Le pétrole est aussi consommé par une minorité, ainsi que les médicaments. Tous les ghettos sont liés à la drogue.
- Les *graou*, « bri » (de brigand) ou « agresseurs » : voleurs munis de couteaux, ils détrousse les passants, volent par effraction.
- Les « attrapeurs » ou « danseurs » (attraper une arme à feu ou entrer dans la danse) : braqueurs. Ils utilisent armes blanches et armes à feu, des calibres 12 à canon scié, plus faciles à porter, des pistolets-mitrailleurs, des revolvers. Ils s'attaquent aux voitures, aux boutiques, aux domiciles privés, aux hôtels, aux cargos...
- Les « coupeurs de routes » : ceux qui font des barages sur les routes pour arrêter cars et voitures. Ils dévalisent, déshabillent les passagers, prennent éventuellement les véhicules. Ils opèrent à quinze, vingt, armés jusqu'aux dents.
- Les « radars » ou « radateurs » : ceux qui surveillent le terrain ou qui donnent les informations.

4 – Le terme « science » est soumis à de nombreux usages : « sciencer loin », avoir beaucoup de projets ; « ne pas sciencer ailleurs », ne pas réfléchir ; « sciencer ailleurs », changer de projet ; « ça ne me science pas », cela ne me plaît pas ; « ça va me désciencer », ça va me mettre dans un état qui ne sera pas digne du comportement d'un « guerrier » ; « il a fausses "sciences" », ses « sciences » ne vont pas avec celles du groupe, elles peuvent être fatales pour ses membres.

Le crime de sang-froid est honni. « Nous tuons que si nous sommes obligés de nous défendre », « si on veut nous tuer, je tue d'abord ». Les *ghettomen*, qui se justifient ainsi, oublient évidemment que ce sont eux les agresseurs, mais, même s'il y a risque d'être reconnu, ils ne toucheront pas à une victime qui donne ce qu'elle a, sans réaction menaçante. On ne trouvera pas officiellement de tueurs à gage dans un ghetto alors que le « milieu » en comporte. Il est possible que certains *ghettomen* cèdent à l'argent pour honorer une commande criminelle, cependant l'idéologie du ghetto se construit sur le respect de la vie humaine donnée par Dieu – la sienne passant avant celle des autres si elle est en danger.

Certains *ghettomen* resteront dans une « spécialité », c'est notamment le cas des « philo » qui n'aiment pas la violence. Ils se disent plus forts avec leur *minss* (*mind*) qu'avec une arme : « Ils risquent la mort, la prison à vie, alors que nous, c'est notre intelligence qui travaille et on risque trois mois maximum, on recommence ; à la longue c'est plus rentable » (Tyson). Ceux qui sont dans les « sciences des couteaux » revendiquent aussi leur supériorité par rapport aux maîtres des armes à feu. L'attaque au couteau est considérée plus virile : « C'est vis-à-vis, alors que le pistolet, c'est loin, même un enfant peut être un braqueur, on n'a pas besoin de courage pour tirer avec un pistolet » (Kala). Les rivalités entre « spécialistes » pimentent la vie du groupe. Cependant les braqueurs règnent en maîtres. « Une arme, ça ment pas. » Certains peuvent garder leur compétence dans une arme ou une technique de combat, d'autres passeront de l'une à l'autre : des poings aux armes blanches, des armes blanches aux armes à feu. Les gangs se constituent à l'intérieur du ghetto en fonction des aptitudes de chacun, des affinités et de l'expérience. Ils varient de deux à vingt personnes, selon les « spécialités » et la nature des opérations. Quelques-uns ont une « couverture », un petit boulot. D'autres, au contraire, affichent leur volonté de ne pas travailler.

Les *ghettomen* se considèrent de la rue, mais se distinguent avec force de ce que l'on appelle communément les « enfants de rue » qu'ils côtoient néanmoins : il s'agit des petits clochards qui dorment dehors (*bacromen*), sales, vivant d'expédients – mendicité, gardiens de voitures, vendeurs à la sauvette, petits voleurs, snif-feurs de colle forte... La frontière est liée au sentiment d'appartenance à une communauté et à la capacité de mettre ses codes en œuvre, car ils occupent en fait les mêmes espaces, partagent la même langue, le *nushi*, ils « se cherchent » dans les mêmes directions. Les *ghetto-*

men n'appartiennent pas non plus au « milieu », à la criminalité professionnelle. Le ghetto est conçu comme un passage pour atteindre un but : devenir un adulte respecté, autrement dit un adulte qui aura trouvé les moyens de s'imposer dans sa société. Ni les enfants de rue, ni les professionnels de la criminalité ne partagent cette relation au temps : les enfants de rue répondent aux besoins immédiats sans, semble-t-il, envisager de débouché futur ; les hommes du « milieu » conçoivent leurs activités comme un métier qui s'inscrit dans la permanence. Les professionnels du crime construisent leur avenir dans l'illégalité ; les enfants de rue sauvent leur peau ; les *ghettomen* risquent la mort pour un avenir meilleur au sein de la société légale. Lorsqu'ils se définissent par leurs actions, ils se disent « vagabonds », « vandales », « bandits », « gangsters », « guerriers » et enfin « *nushi* », « *zigueï* » (loubards) lorsqu'ils prennent en compte la dimension culturelle de leur mouvement. On parle de la danse, de la langue, du comportement, du *look zigueï*.

VIEUX PÈRES ET FISTONS

La hiérarchie interne est dure. Comme ils le répètent à l'envi : « Le ghetto, c'est la loi du plus fort. » Les « vieux pères », ceux qui sont dans les « sciences » depuis longtemps, coiffent les plus jeunes, les « fistons ». Cette division est construite à partir de l'expérience et de l'ancienneté dans les connaissances ; celles-ci se trouvent souvent en corrélation avec l'âge. Les « vieux pères » sont généralement plus âgés que les « fistons », mais un « fiston » entré dans les « sciences » à dix ans par exemple pourra, à dix-sept ans, être le « vieux père » d'un garçon de vingt ans, initié à seize ans. Le respect des « aînés » vaut aussi pour les femmes : une « vieille mère » aura une longue pratique du ghetto et les *fistines* sont des débutantes qui, la plupart du temps, travaillent avec des « vieux pères ».

Un novice (*gao*, *braiso*, *nono*...), un inconnu qui n'est pas introduit par un des membres du groupe ou qui ne peut se prévaloir de tel ou tel « guerrier » renommé aura beaucoup de mal à approcher un ghetto. La méfiance est de rigueur. Il doit se faire reconnaître seul en sachant adopter les comportements du groupe. Les « vieux pères » du ghetto lui mènent la vie dure. Ils peuvent exiger n'importe quoi à n'importe quel moment : arracher son butin, son pantalon, ses chaussures, le corriger sévèrement s'il tente d'en cacher une part. Avec beaucoup de patience et de force, il finit

par prendre sa place en cherchant la confiance d'un « vieux père » qui aura été séduit par ses prouesses sur le terrain. Mais un nouveau venu, recommandé par un « vieux père », sera bien accueilli. Ce dernier veillera à ce qu'il soit placé dans les réseaux appropriés à ses talents. On a vu que les relations de voisinage étaient également propices à la rencontre avec les *zigueï* : un enfant, qui grandit à côté d'un ghetto et qui veut faire partie de la bande, ira tous les jours rendre des petits services aux « grands frères » jusqu'à ce que l'un d'entre eux le prenne sous sa coupe. Un « fiston » gardera à jamais une relation respectueuse, forte avec le premier « vieux père » qui l'« a mis dans les sciences », cette déférence résistera à tout, même si plus tard le « fiston » va plus loin dans les connaissances. De son côté, un « vieux père » doit, quoi qu'ils fassent, défendre tous les « fistons » qui dépendent directement de lui. On retrouve ces grands principes d'accès au monde dans beaucoup de sociétés rurales africaines qui font de l'antériorité un droit éminent, il structure les relations aînés/cadets, les processus d'initiation, l'accès à la terre, la hiérarchie entre les épouses d'un même homme...

Un « fiston » ne peut opérer trop longtemps avec son premier « vieux père » sans être pris pour un faible et rester à la merci des autres. En outre, il reçoit une très petite part du butin, même s'il a fait tout le travail et, s'il y a eu prêt d'armes à feu, le propriétaire retire avant le partage le « droit des munitions et des armes ». Ce qui est appelé le « gué juste », le partage équivalent pour tous les membres du gang, n'existe qu'entre pairs ou entre un « vieux père » et un « fiston » unis par une relation très personnelle. Certains « vieux pères » refusent d'opérer avec leurs propres « fistons », ils attendent qu'ils fassent leurs preuves avec leurs pairs. Une fois reconnu, le « fiston » s'entoure de ses propres « fistons » qu'à son tour il « met dans les sciences » : il restera un « fiston » pour les « vieux pères » qu'il aura trouvés dans le ghetto, mais deviendra « vieux père » pour ses propres « fistons », à l'exemple de ce jeune garçon qui est entré au ghetto à l'âge de dix ans tout en suivant l'école. Au début, il gardait les armes des « vieux pères », puis il a joué avec. Il a fait ses premiers coups en « kaki » (uniforme des écoliers en Côte d'Ivoire), son habit inspirait confiance sur le terrain et sa réussite est allée vite. À seize ans, il organise son deuxième hold-up avec un gang de « fistons », avec lequel il continue à faire des coups jusqu'à ce qu'il tombe en prison. C'est ainsi qu'il a commencé à se faire reconnaître par les « vieux pères » du ghetto et à avoir une place incontestable, malgré son jeune âge.

Les apprentissages se font « sur le tas » et au cinéma. Les films américains jouent un rôle important. Tous les *ghettomen* se sont nourris des films américains dans les nombreux vidéo-clubs qui parsèment villes et bourgs ; c'est là qu'ils apprennent à manier les armes, faire irruption sur un terrain, maîtriser les victimes, marcher avec un revolver... Lorsque le film présente des informations particulièrement intéressantes, il sera vu de nombreuses fois, comme ce film dont l'action se situe dans une école de police américaine, qui, paraît-il, donnait beaucoup de renseignements utiles sur la manière de prendre un revolver, placer un fusil à l'épaule sans se laisser surprendre par le recul, etc.

Un « fiston » n'aura de cesse de devenir « vieux père » pour être respecté. Toute la stratégie du « fiston » est de s'émanciper, trouver une place, asseoir son nom par la démonstration de son courage. Il doit se faire reconnaître en montant sur le terrain, en revenant avec un butin qu'il distribue ; s'il se le fait arracher par les « vieux pères » du ghetto, pratique très fréquente, il ne répond pas au début mais, le jour où il a la force de contre-attaquer et de gagner, il existe par lui-même. Le délit de proximité est en principe interdit : on ne vole pas dans son quartier, on ne vole pas dans sa cour, on vole ailleurs. Cependant, de nombreux « fistons » commencent par voler leurs parents ou des voisins pour régaler les autres *ghettomen*. Ainsi René a, en quelques mois, volé le portefeuille de sa mère, celui de son père, les jeans de son frère qui, deux jours avant, l'avait fait sortir du commissariat, toutes les affaires de la petite amie de son frère, une petite commerçante qui donnait régulièrement de l'argent aux deux garçons. Une nuit, il s'est fait poignarder au ventre alors qu'il dormait au ghetto, un enfant est venu prévenir son frère qui est allé le chercher le matin. Il l'amène à l'hôpital. Un médecin recoud la blessure, puis les deux garçons se rendent à la pharmacie. René sort une liasse d'argent qui étonne son frère :

– Où as-tu pris ça ?

– Dans les poches de la blouse du médecin.

Indigné, son frère lui demande comment il a pu voler quelqu'un qui l'a aidé et le soignait. René lui a répondu : « Il a bien dit qu'il y aurait des médicaments à acheter, non ? » Les règles qui soi-disant empêchent une bande d'opérer dans son quartier, d'attaquer les siens sont souvent enfreintes, sauf lorsqu'il y a danger d'être reconnu. La famille ne dénoncera jamais. Plus aucune barrière morale ne compte si la vie est en jeu au ghetto. Pour autant les *zigueï* ne sont pas des électrons libres, affranchis de toute convention. Nous y reviendrons.

Quelques filles sont gangsters. J'en ai rencontré deux. L'une s'est retirée des affaires, elle a eu son heure de gloire, elle est mécanicienne aujourd'hui; elle s'appelle Baise-la-Guerre. L'autre a fini par monter un gang de « fistons » qui, sous ses ordres et avec elle, pratiquaient des attaques à main armée, le racket de prostituées... À côté de ces phénomènes, des filles peuvent accompagner la prostitution de petits vols, de rackets, d'arnaques. Un coup classique consiste à amener un client dans un endroit où il sera piégé (« couper *gao* »)⁵, des complices masculins l'attendent pour lui arracher ses biens.

CŒUR ET GROS CŒUR

Le cycle de la rue se découpe en trois grandes expériences. Aux années probatoires pendant lesquelles la reconnaissance s'obtient par un mélange subtil d'obéissance et de « furiosité »⁶ succède la période de confirmation – celle du « gros cœur »⁷ – qui se caractérise par une escalade dans la violence. La bravoure reste une qualité essentielle. Tous les *ghettomen* se prévalent de leur « gros cœur » : « Je suis garçon, je suis dangereux, je suis fou, je suis un sanguinaire⁸, je ne recule jamais, mon dos n'a jamais touché terre. » Un garçon doit toujours « être en *gueden* », en forme, prêt à bondir. Il faut signifier au ghetto qu'une réponse sera toujours apportée aux insultes, aux faux pas ou à la moindre trahison. « Être choc », pratiquer la « chocetance » ou le « jeu de jambe » – à l'intérieur comme à l'extérieur – est la seule façon d'exister au ghetto. Cette force peut être travaillée (« être *kanké* », protégé), c'est l'affaire de chacun. Les féticheurs les plus souvent désignés comme puissants sont les Mossis et les Sénoufos. Mais le courage existe aussi sans recours à la magie; dans ce cas, seul Dieu est invoqué, c'est lui qui « donne la chance » pour les gros coups ou « qui n'a pas voulu » lorsqu'on se retrouve derrière les barreaux.

Tous portent les traces corporelles et morales de ces temps extrêmes; cicatrices et tatouages⁹ constituent une géographie de la violence inscrite à jamais sur la peau. Ils ont côtoyé la mort, perdu des amis, séjourné en prison où la vie ne tient qu'à un fil. Ils ont subi en retour la violence qu'ils ont déclenchée: les réactions populaires aux flagrants délits se traduisent par des lynchages et des meurtres collectifs. Un des sorts réservés aux braqueurs pris en flagrant délit est le *neckless*¹⁰ qui consiste à passer des pneus sur le corps du condamné et à y mettre le feu; il est rare que cela ne provoque

une enquête judiciaire ou policière. Les habitants des quartiers font aussi appel à des milices ou aux Dozo, les chasseurs malinkés réputés pour leurs redoutables magies, d'autant plus efficaces qu'elles sont aujourd'hui relayées par des fusils; ils tirent à vue sur les délinquants en flagrant délit ou les remettent à la police. S'il s'agit de petits vols, les Dozo répondent avec leur propre arsenal de punition: eau pimentée sur des petites entailles faites au préalable avec une lame de rasoir, gifles en public – dont j'ai été plusieurs fois le témoin – en attendant que les parents viennent libérer l'enfant contre une somme d'argent. L'État a, depuis le début des années 1990, déclaré une guerre sans merci aux malfaiteurs. Les policiers, dits les « gâteurs » (ceux qui gâtent), interviennent directement lorsqu'ils en ont les moyens¹¹: descentes fracassantes de la « stup », de la PJ ou de l'ancienne Savac dite « la police qui tue »¹², une sorte de milice qui travaillait avec l'État, aujourd'hui intégrée au corps de la police. Torture et bavures en sont les résultats; une violence qui ne paraît pas toujours orientée par les nécessités de l'enquête, mais par un goût de revanche contre ceux qui défraient les chroniques, harcèlent l'ordre et les biens. Ceci n'a rien de spécifique à la police ivoirienne. Tous les espaces de sanction (garde à vue, prison, procès...) contiennent une part d'arbitraire vite pénétrée par la brutalité, le sadisme, la bêtise. Lorsque la violence se tait, tout se négocie entre menace et marchandage comme partout dans le monde.

5 – « Couper *gao* », plumer un plouc ou un blaireau.

6 – Le terme « furieux » est souvent utilisé: « Je suis un « furieux », ce « fiston » est un « furieux ».

7 – Il existe beaucoup de manières de qualifier le courage: « avoir du cœur », « avoir gros cœur », « être un cœurman », « un tigré », etc.

8 – « Sanguinaire » veut dire savoir utiliser la violence de manière à faire peur.

9 – Le tatouage répond à un choix personnel, les garçons portent des emblèmes rebelles (scorpion, serpent, tête de mort...) alors que les filles de ghetto inscrivent les signes de leur amour pour un homme: cœur, paysage, nom de l'être aimé ou son sexe en érection sur la partie intérieure de la cuisse, ce qui est une marque de passion, mais aussi d'insolence et de violence. Les filles savent ce qu'elles risquent lorsqu'elles tombent entre les mains des policiers ou quand l'amoureux les abandonne.

10 – *Neckless*: crime pratiqué par les Blancs sous l'apartheid pour punir les Noirs.

11 – Il arrive, paraît-il, que les policiers ne peuvent intervenir parce qu'ils n'ont pas assez d'essence ou pas assez d'armes, les bandits étant plus armés qu'eux.

12 – On dit souvent que ces miliciens touchaient des primes (1 000 FF par tête), mais je n'ai jamais pu vérifier cette information.

Dans la mort, certains groupes sociaux marquent encore leur rejet total de la délinquance à travers leurs pratiques religieuses. Un *ghettoman* tué en pleine action ou décédé en prison n'aura pas de funérailles. C'est une malmort. Personne ne viendra chercher le corps : il s'est mis hors de la société et il doit mourir hors de celle-ci. Il sera enterré sans cérémonie par ses codétenus en prison ou, s'il est mort sur la voie publique, il sera placé dans une fosse commune par la mairie ; dans ce cas le cadavre reste longtemps sur la chaussée, de manière à montrer le sort réservé à ceux qui contreviennent à la loi. Même lorsque l'aventure ne s'achève pas face contre terre, elle peut osciller aux frontières de la vie pour les *ghettomen* appelés « cabris morts »¹³. Entraînés dans un cycle extrême qui les jette sur une voie de plus en plus étroite où la violence exacerbée devient la seule réponse, ils deviennent très dangereux pour les autres comme pour eux-mêmes. Le repli, la ruse, le contournement, l'évitement n'ont plus de sens à l'intérieur d'une trajectoire qui s'établit en termes de « tout ou rien », de « rien à perdre ». Ils se mettent « hors la vie » ; seule une échappatoire radicale et soudaine, comme un départ dans un autre pays, peut les sortir de là.

Cette période peut correspondre à une rupture totale avec la famille, mais ce n'est pas obligatoire. Même lorsqu'ils dérivent jusqu'à la prison, garçons et filles restent encore liés à leur maison d'origine. C'est là que la police les recherche, c'est là que les informations circulent, c'est là qu'ils reviennent périodiquement. L'image qu'ils produisent enveloppe malgré eux leurs parents. La famille reste un port dont il est difficile de se détacher. Les *ghettomen* attendent que leurs parents les sortent des gardes à vue, prennent contact avec les juges, viennent les voir en prison. Lorsque, par lassitude, la famille abandonne, elle est conspuée : « Ma mère qui m'a mis au monde ne veut plus entendre parler de moi ! » Le retour chez les parents est toujours possible, souhaité par ceux qui se trouvent dans de trop grands états de souffrance : « Je suis prêt à revenir chez ma mère, à demander pardon, mais elle ne comprend rien »... Par ailleurs de nombreux *ghettomen* continuent à vivre chez leurs parents, d'autres les quittent temporairement ou pendant de longues périodes pour revenir ensuite. L'entourage de ces jeunes gens – surtout les mères – sait, réprouve, mais protège au nom du sang. Les « guerriers » parlent des conseils comme d'un bienfait. Lorsqu'ils ont quitté tous les espaces de socialisation normative, qu'ils se retrouvent jour et nuit au ghetto, ils se plaignent de ne pas recevoir assez de

conseils pour se diriger vers une vie meilleure. Les mères sont aimées pour leurs conseils qui ne sont pas suivis pour autant ; un vrai ami est celui qui conseille bien ; un « vieux père » peut conseiller au « fiston » de ne pas entrer dans les « sciences », d'arrêter ; une petite amie sera respectée pour ses conseils lorsqu'ils aident à changer de vie. De manière générale, les femmes sont considérées comme meilleures conseillères que les hommes. Elles représentent la douceur, elles donnent la vie, l'amour.

Le choix de la marginalité dangereuse les excite¹⁴ et les dégoûte à la fois, surtout lorsqu'il les amène aux tortures policières, en prison et à la mort. Ils oscillent sans cesse entre la répulsion pour le mal qu'ils incarnent dans leur société et la fascination pour le monde moderne qu'ils pensent toucher, pénétrer, conquérir, pour l'aventure qui met en œuvre leur courage, leur honneur, leur personne.

« CŒUR MORT »

Le « gros cœur » finit par mourir, les esprits se calment : c'est la troisième phase, celle du « cœur mort ». Les « vieux pères » songent à sortir du ghetto. Trop de cadavres, trop de galères, trop de risques. Et ils ont tout prouvé. Autour de vingt-cinq-trente ans, la vie se met à compter plus que l'argent. L'atterrissage se fait en dou-

13 – Adage : « Cabri mort n'a pas peur du couteau. »

14 – Dialogue avec G. (quatorze ans) :

– Moi : Maintenant que tu connais les deux vies, la vie d'écolier et puis l'autre vie, plus dangereuse, quelle vie te plaît le plus ?

– G. : Bon, d'abord, c'est la vie scolaire, tu es plus en paix, sans danger, bon, mais l'autre vie, malgré que c'est une vie dangereuse, ça nous excite, quoi, ça nous excite.

– Moi : Qu'est-ce qui t'excite ?

– G. : Les coups, aller faire des braquages, c'est ça qui nous excite, sinon l'autre vie est meilleure quoi, avec la vie scolaire, tu n'as pas de problème, tu es là avec tes parents, vous vous entendez bien, dans le bon sens, c'est cette vie qui est meilleure, mais c'est l'autre qui est plus excitante.

– Moi : Quoi ? Les risques ?...

– G. : Lorsque nous sommes sur un terrain, nous sommes plus excités, chacun a un rôle, chacun a son sang-froid, pas de panique, chacun sait ce qu'il est venu faire, chacun connaît les rôles. Bon et si ça a échoué, ça a échoué, si ça a réussi, ça a réussi.

– Moi : Mais si ça a échoué, ça continue à t'exciter ?

– G. : Oui, c'est un tout. Souvent tu viens et tu dis « Couchez-vous » et les gars s'exécutent, et puis automatiquement, tu es là, tu les regardes, tu as envie de rire. Ça te fait rire, quoi, tu te dis : « Ah ! tu es petit et ces grandes personnes sont couchées devant toi parce que tu as dit "Haut les mains" ». « Ça fait rire. Ou bien aussi on casse les portes, la nuit, pour entrer dans les magasins et tu vois toute la marchandise devant toi, tu vois non ? Tu es excité, tu veux tout prendre, c'est un truc, ça !

ceur : rackets, *deals*, recels ou tout ce qui touche à la protection – service d'ordre, société de vigiles, éventuellement la police. Il existe aussi les « syndicats », on nomme ainsi les hommes¹⁵ organisés autour d'une profession qu'ils protègent en échange de la liberté de racketter, soit les membres de la profession elle-même, soit ses clients. On trouve des syndicats autour de taxis, de laveurs de linge, de prostituées, de commerçants... Si la chance sourit et qu'un « bon business » se présente, la page peut être aussi tournée brutalement : monter une boîte de nuit, un « maquis » (petits restaurants, bars en bois qui jalonnent les rues des cités ivoiriennes), faire de la fripe en import-export, entrer dans un groupe de musique, être chauffeur de taxi ou toute autre entreprise, à condition qu'elle comporte encore une part d'aventure et qu'elle permette de rêver à un avenir lumineux. Mais les sorties peuvent être modestes, particulièrement lorsqu'une femme en est à l'origine : elle mettra son amour en jeu pour que son *gars* accepte un petit métier qui les rendra heureux.

Chacun « se défend » en mesurant les risques. La fuite vers les pays industrialisés reste la solution idéale pour eux. C'est l'aboutissement logique de leur démarche : rejoindre les « développés » qui dirigent le monde, aller loin de chez soi pour « éclairer sa tête », atteindre les lieux ultimes de la modernité, être là où se produit la richesse dans l'espoir d'en bénéficier plus facilement, rompre des liens qui rattachent à l'Afrique toujours dénigrée : « Là-bas tu es indépendant, tu fais ce que tu veux, personne ne va venir regarder ce que tu fais, même si tu as un sale boulot, on te respecte ; là-bas il y a les droits de l'homme, tu peux épouser une Blanche et tu seras bien, elle va te pousser dans les bonnes choses, tu peux avoir plus de chance pour gagner de l'argent, ça paie mieux, tu reviens au pays en héros... » Ces constructions largement utopiques sont alimentées par les lettres, les coups de téléphone, les photos de ceux qui ont « clandestiné ». Loin de parler de la réalité de l'immigration, qui serait perçue comme un échec¹⁶, ils chantent les paradis de la consommation, la vie facile, incitent les autres à venir, à quitter l'Afrique « où il n'y a rien ». La preuve : les clichés envoyés. En couleurs brillantes, le héros, appuyé sur une voiture entouré de Blancs, au téléphone dans un bureau, dans un jardin habillé en costume cravate, assis avec un cellulaire, dans une boîte de nuit avec des amis devant une table pleine de bouteilles. Il arrive que le succès soit au bout du chemin. Ainsi à Londres, l'un est devenu boulanger, à Paris un autre a monté une société de coursiers pendant que son ami continuait à

« grouiller » entre les prisons parisiennes et quelques coups qui lui ont permis d'acheter une villa sur la riviéra à Abidjan, un autre encore a trouvé un travail en Italie grâce auquel il fait venir des voitures dans son pays, qu'il transforme en taxis..., etc.

L'Europe est vécue comme une terre gagnante, et elle l'est quel que soit le résultat obtenu puisque le seul fait de quitter la société ivoirienne résout un grand nombre de contradictions entraînées par la vie du ghetto. Tant qu'ils restent au pays, les « guerriers » ne parviennent pas à s'affranchir des conventions, des regards, du fonctionnement social. Les rapports complexes avec leur famille, leur quartier, le montrent bien : la quitter complètement pose des difficultés, y être totalement indifférent se révèle impossible, on y est à jamais identifié et c'est une honte pour un garçon adulte de vivre aux dépens de ses parents ou de ne pas les aider. La nécessité de se « surdoser » pour partir en opération indique qu'ils ont besoin d'être « autre » pour transgresser. Enfin, l'attention portée « aux conseils », ces mots-guides qui doivent aider à s'en sortir, à l'héritage du nom, révèle une inscription forte au sein de la société. Et c'est précisément parce que cette part normative entre encore dans leurs représentations que les pensées sont fixées sur l'Europe, l'Asie, l'Amérique. Seul un départ lointain peut couper définitivement ces liens qui pèsent toujours. « Là-bas, on est libre, on peut avoir son chez-soi, il n'y a plus les parents ni les voisins, on choisit entièrement seul, on fait ce qu'on veut et on peut tout faire » (Haruna). Partir, c'est se libérer de tout ce qui ramène à un ordre vécu comme un obstacle à l'autonomie, à la nouveauté ; c'est anéantir le regard dégradant sur soi à travers le regard que les autres portent sur vous ; c'est abolir les entraves qui empêchent la réalisation de soi par soi et pour soi. L'aventurier qui prend le large cherche à exercer son libre arbitre au cœur d'un système perçu comme un rempart protecteur des libertés individuelles et de ceux qui veulent se faire une place à la force du poignet : une réussite éclatante puisque imaginée à travers une économie qui peut porter des fruits, une indépendance radicale, une place dans le milieu convoité des Blancs. Les sociétés du monde dit « libre » brillent avec leurs droits de l'homme comme les eldorados de la différence : qu'on soit jaune, pauvre ou homosexuel, on existe par opposition aux pays africains où seuls la

15 – Exemple : « Lui c'est un "syndicat" ».

16 – Si on va loin c'est pour monter pas pour descendre.

richesse, le pouvoir compteraient. L'État occidental est chanté comme une instance d'arbitrage juste qui vient réparer les dissymétries : il donne de l'argent aux chômeurs, un minimum aux pauvres, la parole et le droit de se défendre aux infracteurs, il punit les excès des policiers, l'hôpital soigne les malades sans argent... Ce qui est tenté par la voie du ghetto paraît possible presque naturellement en Europe que tous imaginent comme La Mecque de l'individualisme, où l'épanouissement de chacun est possible grâce à la défense des conditions de réalisation personnelle, à la reconnaissance des autres, acquise presque d'avance comme un droit, à la liberté inhérente au système, au recours à l'État moins pesant que celui de la famille parce que impersonnel, et l'illégalité ne se traduit pas forcément par la mort : « On peut vivre en prison en restant des êtres humains et en regardant la télévision »¹⁷... Les *ghettomen* partagent les chimères des *self-made men* qui ont hanté les immigrés prêts à embrasser les nouveaux mondes.

Des ghettos se sont constitués près des ports ; ils accueillent ceux qui veulent « clandestiner ». Ils essaient, se font prendre avant le départ, pendant la traversée, à la police des frontières ou réussissent. Les destinations préférées aujourd'hui sont l'Espagne et l'Italie ; la France – toujours sœur – est devenue difficile. Dans ces ghettos, il n'est question que des pays du nord, de « tuyaux » sur la destination des navires, de gardiens à soudoyer, de marins... Un gros coup peut aussi permettre de payer un billet d'avion et des faux papiers. Tous finissent par quitter le ghetto, en restant sur place ou en quittant la terre natale.

LES MAÎTRISES

C'est à partir du ghetto que les coups se décident, que l'on monte sur le terrain après s'y être préparé à l'aide d'héroïne, de crack et d'alcool, pour vaincre la peur ; quelques-uns comptent sur leur sang-froid et sur Dieu. Les opérations sont d'une rare violence pour effrayer les victimes. La terreur de l'autre est le seul véritable atout pour gagner, elle compense l'absence de plan, de connaissance du terrain. Parfois des « radars » ont indiqué des lieux, mais les informations sont plus que succinctes lorsqu'elles existent. Ceci différencie les *ghettomen* des gangsters du « milieu », dont les coups sont soigneusement étudiés : ils visent de très gros butins et évitent de se faire reconnaître, ils cherchent le minimum d'effet pour le maximum de rende-

ment. Les « guerriers », aventuriers avant tout, trompent la mort, foncent avec leur « cœur ». Les braquages se font souvent en série : pris dans leur lancée, les « guerriers » peuvent par exemple « casser » quatre ou cinq villas d'affilée en ayant au préalable saisi par force des taxis. Les cibles sont disparates, de la villa d'un nanti aux cours collectives des plus pauvres. « Tout, tout de suite », parce que tout se vend. Un jeune *ghettoman* en prison racontait qu'il était là parce qu'il avait vu sur un ami un jeans de 210 FF, qui lui plaisait mais il n'avait pas l'argent. Il est allé braquer une boutique pour assouvir son envie. Récidiviste, il a pris vingt ans. Il s'est retrouvé au « blindé », quartier de haute sécurité où les détenus étaient, à l'époque, enchaînés dans le noir. L'immédiateté du gain brûle les yeux. « Les riches font ce qu'ils veulent au moment où ils veulent, nous voulons faire directement ce que nous désirons, nous n'avons pas les moyens financiers donc on prend la violence » (Las Vegas). Pour s'en tirer indemnes, ils jouent sur la confusion et la terreur qu'ils sèment, ils disparaissent dans des endroits que l'on pourrait dire aussi confus. Leur ville n'est pas celle du plan cadastral. Ils ont en outre la possibilité de se déplacer sur le pays. Paradoxalement, c'est probablement l'allure brouillée que revêt l'ensemble du processus criminel *nushi*, depuis sa conception jusqu'aux « planques » qui sauve les *ghettomen* et en cela, tout les oppose aux professionnels :

- connaissance précise du terrain/savoir flou ;
- précision dans l'exécution/plan décidé au départ sur la répartition des rôles, puis improvisation ;
- discrétion/terreur ;
- butins solvables et importants/butins qui donnent envie.

Il s'agit de deux mondes différents qui ne sont pas forcément reliés, comme cela a souvent été dit, par le passage « naturel » de l'un à l'autre. Il est possible, même probable, que le « milieu » recrute parmi les petits voyous, mais ce n'est sûrement pas le recrutement majoritaire qui doit passer par des réseaux internes, familiaux, etc. Comment peut-on imaginer que des criminels, qui fondent leur vie sur les pratiques illégales à grande échelle, aillent choisir des *junkies* ou des cow-boys qui ne sauront pas « se tenir » (dans les opérations, devant la police...)? Car leur vie à eux n'est précisément pas là de manière ultime.

17 – La télévision couleur est encore un objet rare chez les particuliers des bas quartiers.



Ghetto du marché brûlé (aujourd'hui disparu).



Fragment d'un ghetto. Traces de campement.

Les *zigueï* ont une relation double au temps : l'instant auquel désirs et actes sont soumis, l'ultérieur auquel se trouve repoussé l'accomplissement de soi (plus loin, plus tard). L'idée de progression, d'avancement par étapes, d'investissement ou d'épargne, est totalement absente de la construction d'un avenir qui repose sur le rêve et l'attente du grand jour. Chaque pôle de cette dualité répond à la même envie de brûler les étapes qui rythment la vie sociale. Le temps devient liberté lorsqu'il est nié par l'abolition de la durée ou par un découpage en « rien, puis tout ». Il est frappant de constater que les rêves projetés sur la terre des Blancs s'inscrivent toujours dans une nouvelle temporalité : « Là-bas, je suis prêt à faire n'importe quel travail nuit et jour » – « Je passerai par tout pour arriver, même s'il faut balayer la rue, faire la plonge », etc. Comme si, chez eux, leur révolte les plaçait dans une durée suspendue parce qu'elle ne va pas assez loin pour qu'ils soient indifférents aux contraintes sociales et trop loin pour qu'ils soient vraiment concernés par ce qui les entoure.

Foncer, faire peur, ne pas reculer... mais sur le terrain « il faut aussi la tête », comme le faisait remarquer un « fiston » plein d'astuce. « Si tu n'as pas la « maîtrise », tu n'es rien », ajoutait un autre. La force brute fait l'objet d'une admiration limitée. Les Monsieur Muscle sortis des salles de gymnastique sont appelés les « béribéri », éléphantiasis. Un type qui frappe avant de comprendre pourquoi on lui a demandé de frapper est dit « bête », cela ne définit pas sa personne entière que l'on peut apprécier par ailleurs. En opération, la « maîtrise » du comportement, le respect du rôle assigné à chacun sont essentiels. Les partenaires peuvent insulter un des leurs s'il a été trop mou ou trop « choc » : « t'es soie » ; « t'es soyeux » : tu « déconnes », tu fais honte, tu as risqué de mettre l'opération en l'air, tu ne maîtrises pas le plan établi.

La tête, c'est l'intelligence tactique, mais c'est aussi le savoir. La maîtrise des langues internationales répond au désir de correspondance avec le monde moderne. Il faut parler français, éventuellement anglais. D'une personne éloquente, on dit : « Il parle comme un responsable. » Ceux qui ont eu des cursus scolaires plus longs ont, de ce point de vue, un avantage sur les autres. Une langue commune est parlée, le *nushi*, un mélange de français détourné, d'anglais tordu, de baoulé, de bété, de dioula... et de nombreux mots ou expressions inventés, appelés des « créations ». La posséder reste un impératif : le *nushi*, dont la matrice reste le français, est aussi une langue qui met en relation les

continents. Un garçon qui aborde le ghetto sans savoir s'exprimer en français est ridiculisé comme Vigor qui, sortant d'une école coranique, ne savait que le dioula et un peu d'arabe. Soutenu par des amis *zigueï*, il a très vite appris à parler et à écrire le français. Le « gros-mot-log », celui qui a la réponse facile et l'insulte juste, montre son excellence en la matière. La bravoure va de pair avec la capacité à « mettre drap », mettre la honte sur quelqu'un en public.

Le *nushi* devenant compréhensible par trop de locuteurs, d'autres langues ont été lancées, comme le *qué'chéo*¹⁸, de l'« espagnol façon ». Cette langue a pris son envol dans la ville à partir d'un « maquis » où des braqueurs avaient l'habitude de se retrouver. Le plaisir des mots nouveaux et cryptés suscite sans cesse de nouvelles inventions. Le *nushi* lui même peut être plus ou moins « lourd », secret ou transparent pour des oreilles béotiennes. Un enfant du quartier, né de parents étrangers, ou arrivé plus tard en Côte d'Ivoire, entrera directement dans la bande s'il en adopte la culture. La rue et la langue définissent de nouvelles frontières qui laissent les références régionales ou nationales au rebut des vieilleries. La mère de Tintin, exaspérée par les comportements de son fils, l'a envoyé dans son village à deux cents kilomètres de la capitale ; il en est revenu au bout de six mois en disant qu'il trouvait sa famille maternelle « trop ethnique » : elle ne parle qu'une langue, ne s'intéresse qu'aux affaires du village. Un garçon pourra dire d'une fille : « Elle ne m'intéresse pas, elle est trop dioula », sous-entendu, elle porte des pagnes comme habit principal, elle a des comportements retenus devant les garçons, ne sait pas « s'éclater » dans un « maquis », etc. Chaque quartier a une implantation plus ou moins ethnique. À l'intérieur d'un bidonville, il est facile de reconnaître l'origine des occupations : le ghetto dépasse ces différences de langues, de coutumes, alors que dans le pays les ségrégations nationales ou ethniques donnent lieu à des conflits, des attitudes, des revendications politiques. Cependant, au niveau personnel, un Burkinabé aura plus confiance dans un féticheur de son pays, un Sénégalais pourra vanter la cuisine du sien, un Kru faire allusion à la force exceptionnelle de ses ancêtres.

18 – Exemple : 1) *Que'chéo parenta?* Comment vont tes parents?

2) Une « japonasse » : une jolie fille, petite et fine. Allusion aux femmes dans les *Kung-Fu*.

LOI DE LA JUNGLE, LOI DU SANG

Chaque ghetto est dominé par un système de forces antagoniques : rivalités et solidarité. Les bagarres se déclenchent pour un jeans nouveau qui fait envie, un mot de travers, une attitude équivoque à l'égard d'une fille « couplée », le partage problématique d'un butin... Défis, insultes sont lancés sous n'importe quel prétexte. Toute atteinte au respect sera réprimée. Les luttes intestines constituent à la fois un champ probatoire de la virilité en même temps qu'elles définissent des solidarités, des hiérarchies. Les altercations restent verbales si elles sont suivies d'excuses d'une des parties, ces excuses entraînant souvent celles de l'adversaire, le conflit s'éteint ainsi ; sinon elles mettent en prise de façon immédiate deux personnes qui se battent devant tout le monde, le combat peut être différé, sur rendez-vous, avec des renforts. Il arrive que ces combats entraînent des cycles de représailles qui peuvent s'étendre d'un ghetto à l'autre, jusqu'à ce qu'un camp décide de demander pardon. Les vengeance par trahison s'exercent aussi quotidiennement : poignarder dans le dos, profiter de la nuit pour tomber à plusieurs sur quelqu'un¹⁹... « Tous les coups sont permis » du moment qu'ils sont justifiables et que cette justification reste digne d'un « guerrier ». Les règles annoncées comme des grands principes tombent dès que l'avantage d'un gain se fait sentir et que cette transgression n'entraîne pas la honte. L'histoire qui a opposé deux ghettos différents, enfermés dans un cycle de représailles et de contre-représailles, montre comment la règle est constamment enfreinte et comment cette transgression trouve justification. Les agressions se multipliaient entre Colombie et Texas. Pour se venger, des « fistons » de Texas ont *maga tapé*, « passé à tabac », Tony Montana, un « vieux père » de Colombie, qui se trouvait seul dans un « maquis ». Cet incident plus grave que les autres risquait d'entraîner les deux bandes dans une « montée aux extrêmes ». Deux « vieux pères » de Texas ont voulu mettre fin à ce cycle de violence et sont venus à Canossa. Avec de l'argent en main, ils ont demandé pardon aux adversaires qui ont exigé qu'ils fussent à genoux, ils ont obtempéré, ils auraient dû être écoutés ; « c'est la loi du ghetto ». Mais deux « fistons » les ont frappés. Leurs « vieux pères » ont laissé faire : il faut qu'ils « prennent leur plaisir » ; « c'est la loi du ghetto ». Les « fistons » doivent aussi bénéficier des situations faciles qui leur donnent le sentiment de participer à la vie du ghetto. Les « fistons » justifient leurs actes par le fait qu'ils réparaient encore l'affront reçu de leurs aînés ; « c'est la loi du ghetto ». Ils frappaient des gens en

faiblesse, mais ils montraient que leur cœur était chaud, qu'ils ne le laissaient pas éteindre par un pardon ; « c'est la loi du ghetto ». Les deux demandeurs d'excuses se sont alors tournés vers les « vieux pères » en disant : « Est-ce que vous trouvez que c'est juste ce que vous faites ? Nous venons sans armes... » Tony Montana est intervenu pour arrêter. Ils ont négocié le pardon. Les deux « vieux pères » de Texas sont repartis sans vêtement, mais quittes pour le conflit.

En fait, la loi du ghetto qui s'affirme toujours par des principes intangibles, volontiers claironnés, est guidée de manière souterraine par le respect et son corollaire la honte, ainsi que par le pardon. Tony Montana avait perdu la face une fois, roué de coups par des « fistons » ennemis. C'était un « drap », une honte pour sa bande qui ne pouvait laver l'affront qu'en déclenchant une riposte extrême ou en acceptant de recevoir le pardon des « vieux pères » de la bande adverse. Mais le pardon à genoux n'était pas assez, il a fallu ajouter la frappe des « fistons » et la confiscation des habits, autrement dit, retourner la honte sur les autres. Parfois la honte est si forte que rien ne peut la réparer, c'est un danger pour l'équilibre de celui qui subit cette mutilation sociale. Certaines insultes, comme celles qui touchent au corps de la mère, souillent non seulement leur destinataire, mais celle qui l'a engendré, c'est un affront d'une grande violence comme dans les banlieues françaises. Toute atteinte à « celle qui a souffert pour te mettre au monde » doit être lavée sur-le-champ. Le respect de celle-ci est sans cesse invoqué, mais c'est de son intégrité dont il s'agit en réalité : voler ses biens et ses dernières économies ne pose pas problème, mais toucher son sexe par des mots sales constitue un acte blasphématoire. C'est moins d'elle en tant que personne dont il est question que de la figure de la maternité et de la pureté qui lui est associée²⁰. Lorsqu'il n'y a

19 – Tomber à plusieurs sur une personne se dit *têcher*. « On *têche* quelqu'un », « on *têche* une fille » (on la viole à plusieurs) ; cette inégalité du rapport de forces est parfaitement reconnue puisqu'elle est nommée, de la même façon est reconnu le combat vis-à-vis, d'homme à homme, viril.

20 – J'ai retrouvé cette distinction entre la pureté et la personne qui l'incarne dans les prisons françaises où j'ai travaillé. Elle est à l'origine d'une des formes de hiérarchisation des délits par les détenus. Les violeurs de femmes ou, pire, d'enfants, sont littéralement bannis au point que l'administration cherche souvent à masquer ces motifs d'incarcération pour éviter les représailles. Mais un homme qui aura battu sa femme ou ses enfants n'aura aucun problème d'intégration, au contraire, il aura marqué son pouvoir masculin, alors que le reproche avoué, explicite, à l'égard d'un violeur est qu'il s'attaque à plus faible que lui, démontrant par là même son absence de virilité.

pas rupture grave et radicale entre les enfants et leur famille, la dette à l'égard des parents pèse sur les esprits : « Tes parents t'ont élevé, tu dois les aider. » Le détour par le ghetto, dont on sait qu'il constitue un malheur pour la plupart des mères, est légitimé par l'espoir qu'il aboutira à un changement de statut dont la famille bénéficiera.

La trahison constitue aussi une faute grave au regard des normes internes, elle met en péril le système qui repose sur la parole donnée, la confiance. Pourtant les récits des *ghettomen* font état de trahisons : doubler un ami sur la livraison de la marchandise, partir avec la totalité du butin, donner aux flics, voler les partenaires... La mort peut s'en suivre comme l'admiration pour celui qui a réussi à fuir en Europe après un gros coup par exemple, et qui envoie lettres et photos remplies du spectacle de son triomphe offert à ceux qu'il a grugés. La trahison est une flétrissure qui met en danger le groupe, la réussite rejaillit de la même façon sur le groupe, elle justifie le choix initial²¹.

La fuite vers un autre ghetto est une des réponses apportées aux conflits trop durs, une coercition trop étouffante. La liberté est une utopie, elle est toujours ailleurs, plus loin. On essaie de l'atteindre hors de la famille, hors des contraintes du groupe, on la rêve outre-mer. Mais tout système qui s'offre comme échappatoire finit par se refermer sur ses propres contraintes, ses propres inégalités : même à l'intérieur du ghetto, les plus forts gagnent, les plus faibles subissent. Cependant la rigueur de l'aventure des temps modernes n'enlève rien à l'espoir d'émerger du groupe pour satisfaire ses ambitions personnelles, même si l'individualisme chanté par les sirènes modernes, synonyme de puissance mais aussi de solitude, reste largement un leurre. C'est un paradoxe que l'on retrouve au niveau global entre les familles qui continuent à vivre en groupe plus ou moins élargi et les familles mononucléaires, résultat de l'évolution économique, souvent plus fragiles que les premières : ce phénomène rejaillit sur les enfants qui accusent la différence entre ceux qui ont une grande famille à laquelle ils font appel et ceux qui sont seuls sans capital social à mobiliser. Parce qu'il est une recomposition de la famille élargie (même si elle emprunte parfois aux Atrides!) le ghetto, qui se révèle si dur, attire toujours de nouveaux émules. « Notre parenté, c'est l'amitié » (Vié).

Dans l'intimité, chacun a un *ato*, un « bras droit », un ami cher, le grand confident à qui tous les secrets sont confiés, celui avec qui l'on a grandi, on a tout fait, celui dont l'absence fait pleurer. Les couples masculins struc-

turent les bandes. L'amitié peut s'étendre à plusieurs individus dans les gangs de pairs par exemple. La loi de la jungle qui règne dans les ghettos est compensée par une entraide forte entre bras droit, ou entre « fistons » et « vieux père attiré » entre concubin et concubine ; elle scelle une solidarité face aux maladies, aux dangers, aux peines, aux infortunes. Ces relations d'amitié offrent réconfort et consolation que la famille pauvre ou dépassée n'offre plus. Ainsi Ben, dont un « fiston » était à l'hôpital avec le paludisme, est venu tous les matins pour lui apporter des médicaments et de la nourriture. Le sentiment d'appartenir au même univers lie aussi l'ensemble des *ghettomen*. Ils se disent « frères de sang ». Ils sont unis face aux « Babylonais »²², ils partagent les mêmes valeurs, les mêmes galères, les mêmes rêves. Ils se côtoient quotidiennement, font la fête ensemble, se parlent. Mais comme toutes les histoires d'amour, l'amitié repose sur un pacte à la fois fort et fragile ; les amis se trahissent pour un avantage personnel, pour une peccadille, en même temps la référence au sang empêche souvent un différent d'aller à l'affrontement physique. « Je ne peux lever la main sur lui, c'est mon « frère de sang ». »

Il arrive qu'un ghetto soit dominé par un « roi », celui qui « met la loi ». Son règne est toujours éphémère, il dure le temps qu'il soit détrôné par un autre qui aura montré une force plus grande dans une bagarre, une capacité immense à se faire respecter ou à étaler des butins que son prédécesseur n'aura jamais rapportés. Pendant son règne, il sème la terreur pour asseoir son pouvoir, jusqu'à ce qu'il aille trop loin et se fasse évincer ou tuer.

Cependant aucun pouvoir ne peut s'exercer au ghetto sans un minimum de redistribution. Les butins sont flambés dans les cadeaux, particulièrement les vêtements, dans les fêtes où tout le monde est invité

21 – Cela me renvoie à mes premiers terrains en anthropologie dans l'Est nigérien. J'ai travaillé sur les systèmes politiques guerriers du XVIII^e-XIX^e siècle. Les régicides étaient punis de mort. Mais, si un prince dissident arrivait à asseoir son pouvoir, démonstration était faite que le souverain en place n'était plus apte à remplir sa charge qui devait être revitalisée par une force nouvelle. Ceci restait vrai d'un usurpateur roturier qui rompait les lignées dynastiques établies par les liens du sang, en principe intangibles. On disait que « les vieux règnes s'emplissaient de sorcellerie ». Mais si après une transgression des règles de succession le malheur arrivait, le nouveau prince était à son tour destitué : sa force ne répondait plus du pouvoir. Autrement dit, la reproduction du système dynastique était encadrée par des règles, cependant tout accident ou coup de force trouvait une interprétation interne légitimante, comme si les arrangements (*gyara* en hawsa) primaient.

22 – Référence à la Babylone biblique reprise par le mouvement rasta.

par le grand donateur. Il y va du prestige de celui qui a gagné : il *djbafoüle*²³, il se bluffe ; il se montre de manière à provoquer les autres « vieux pères ». L'étalage participe du respect et de la renommée.

RESPECT ET RENOMMÉE

Le courage allié à la générosité va de pair avec une valeur cardinale : le respect, terme sans cesse sur les bouches : « Il est très bien, il n'a jamais manqué de respect. » « Tout le monde me respecte... » Toutes les sociétés construites sur des codes d'honneur mettent le respect et la honte au centre des relations humaines, comme on l'a déjà entrevu. Au ghetto, le respect s'étend évidemment au respect des limites patentes : le groupe, la famille, mais c'est surtout de l'intégrité individuelle dont il est question. Comment un individu va-t-il construire les limites qui vont lui permettre de s'imposer aux autres ? Perdre le respect de soi, se laisser « mettre drap », revient à une mort vivante. Exister et être respecté appartient au même champ sémantique et la notion de « vieux père », liée à l'expérience, prend tout son sens à l'intérieur de ce champ, une erreur serait de la centrer sur l'autorité comme cela se pratique souvent dès qu'il s'agit de bande : on parle toujours de chef de bande, de caïd, etc. Un « fiston » qui monte un gang aura une autorité sur les siens qu'un « vieux père », qui opère seul ou avec son bras droit, n'aura pas, mais il sera plus difficile de porter atteinte à ce dernier dans le ghetto qu'au « fiston ». Entre « vieux pères », les différences d'autorité sont très importantes parce que le « titre » de « vieux père » ne correspond pas à un statut, mais à la reconnaissance d'une expérience, à la capacité de se faire respecter.

L'aura d'une personne ou ce qu'elle inspire à son entourage est consacrée par un nom. Tout le monde porte un sobriquet pour, soi-disant, échapper à la police qui, en réalité, connaît les voleurs par leurs surnoms usuels. Ce surnom, donné par les autres ou choisi personnellement, est un deuxième baptême, celui du gang, il singularise, autonomise par rapport à la marque familiale. Ce nom peut se modifier dans le temps par un nom « encore plus choc » marquant une nouvelle forme de reconnaissance. Depuis quelques années, ces carrières patronymiques tendent à se simplifier : les bandes elles-mêmes ont plus ou moins cessé de porter des noms comme elles le faisaient jusqu'aux années 1990 (Pavillon noir, Maplessiens, Mafia, Siciliens...). Les temps ont changé. Les pratiques illé-

gales sont soumises à la mode comme le *look*, le langage... et à la nécessité de s'adapter à la répression. La bagarre aux poings était le principal mode d'affrontement dans les années 1970, puis les couteaux sont arrivés. Depuis 1992 les armes se sont multipliées : avec la guerre du Liberia, on peut trouver des pistolets de 150 à 500 FF. À chaque étape l'efficacité de l'arme augmente et le sentiment de puissance avec. Un jour que je passais dans une rue avec deux « vieux pères » qui voyaient les voitures rebrousser chemin en raison d'une bataille rangée à coups de pierres, ils se sont exclamés : « C'est quels "fistons", ça, qui font les vieilles sciences ! » La répression policière est devenue telle qu'il a fallu effacer ce qui rendait les bandes trop immédiatement visibles comme les noms de bandes et les vêtements caractéristiques. Le principe du grand ghetto nominatif agrégatif, flou, est né ; il est relativement souple puisque couvert par des petits ghettos relais, des caches. Mais, ces derniers temps, la police a en partie détruit ces agglomérats en faisant tomber un grand nombre de « vieux pères remarquables », en descendant sur les lieux plusieurs fois par jour, etc. Les grosses structures, touchées, ont immédiatement essaimé en petites unités très mobiles qui gardent l'appartenance initiale ; tout le monde sait qu'il s'agit des *ghettomen* de Beyrouth, du Colosse, de Soweto ou de Colombie, etc.

Il reste encore, dans certains vieux quartiers (Treish et Marcory), des survivances de l'époque « West Side Story » des années 1970-1980. Le nom du ghetto est soumis à des exigences liées à l'héritage. Ce nom vient de leurs propres « vieux pères » qui tiennent la bande de leurs « vieux pères ». Le nom « ne doit pas tomber », c'est un héritage dont il faut se montrer digne. Les actions d'éclat qui manifestent le courage physique à travers les agressions sont nécessaires à asseoir la renommée du groupe et à son développement, cela rassemble et identifie, mais le processus ne s'arrête pas à cette évidence. Le patronage interne ouvre au baptême personnel, l'héroïsation de la bande contribue à la réalisation de soi. Le nom de gang de chaque membre renvoie à ses propres exploits ; ce nom va changer en fonction de l'itinéraire de chacun. Par exemple Séraphin en quête de « chocetance », a pris le pseudonyme d'Ézongé, une fois passé dans une autre bande, il a changé pour Mamanga, puis dans le ghetto d'un autre quartier, il s'est s'orienté vers les attaques à main armée et a été appelé Séraph. du grand T.

23 – *Djbafoüle*. *Djba* : dieu, autrement dit « maîtriser la foule ».

(Texas), après quelques détours encore, il est devenu commandant du grand T., il a achevé son parcours par un séjour très dur en prison : il fut nommé commandant du TR (tenter, c'est regretter). De nos jours, les carrières patronymiques sont souvent plus modestes. Une personne peut rester avec son premier nom de gang, en acquérir éventuellement un deuxième et s'arrêter là. Les noms de gang sont parfois liés aux caractéristiques physiques du « guerrier » qui sont épinglées avec humour ou flatterie. Par exemple Moumouni, connu pour sa violence dans le racket et les bagarres de rue mais pas au-delà, a été appelé Pomponné, car il est toujours élégant et Baygon (insecticide pour cafards) avec une pointe de dérision. Ou encore un « fiston » de très petite taille surnommé Petit Poucet, est passé à Empereur après quelques hauts faits, nom de ghetto qu'il garde bien évidemment. Aujourd'hui comme hier, le nom doit sonner aux oreilles, rappeler le panthéon des héros qui ont marqué leur temps (Yul Brynner, Pablo Escobar, Tony Montana (*alias* Scarface), Ramsès le pharaon, Al Capone, Tupa Camaru, John Lennon... dernièrement Chirac a fait son entrée)²⁴ ou être une création (Rococo, Kess, etc.) dont on espère qu'il retentira comme retentissent ceux des « visibles ». « Tu sais, nous, on aime conquérir, quand tu es populaire à Abidjan, tu vas aimer conquérir à côté d'Abidjan, au fur et à mesure tu prends toute la Côte d'Ivoire » (Al Capone).

Les maîtres mots autour desquels l'esprit du ghetto s'articule sont : « courage », « respect », « renommée », « création ». Il s'agit d'exister par soi-même grâce à sa force et à ses qualités inventives, s'imposer, laisser une trace qui sera reprise en héritage. Pour les véritables « guerriers », le sommet est atteint lorsqu'ils peuvent dire : « C'est moi qui domine tout ici, je suis le plus fort. Tout Abidjan me connaît. Mon nom sème la terreur dans le pays. Il n'y a personne qui n'a pas entendu parler de moi. Un "fiston" va reprendre mon nom. » Cette part largement fantasmée qui fait les réputations est l'objet de croyances sans remise en question, il n'y a pas de tentative de distinction entre les faits et leur interprétation : ce qui est dit existe²⁵. Chacun est investi de l'imaginaire d'autrui (comme dans tout échange humain), mais souvent, en Afrique, dès qu'une réputation (bonne ou mauvaise) s'est constituée, le mouvement qui suit va être celui de concordance sans opposition critique. Il suffit d'un mot, d'une accusation, pour provoquer un mouvement de foule ou une rumeur²⁶. Il n'y a jamais de version vraie, mais des vérités qui situent les personnes dans différents champs

sociaux et une vérité collective qui, seule, sanctionne et prend le pas sur les autres.

Les salutations accompagnent la renommée, la gestuelle du corps y répond : on se « maniérise », la démarche devient lente, houleuse, les épaules roulent, les mouvements semblent se tracer au ralenti pour mettre en valeur la puissance des muscles et faire peur. Un jour je me promenais dans une rue avec Boum la T., « T., c'est le diminutif de terreur », a-t-il précisé. Nous croisons un groupe de jeunes qui le saluent en lui disant : « Boum la T. la légende, le révérent, le mystère authentique. » Je lui ai demandé quelques éclaircissements sur le « mystère authentique ». C'est une allusion à sa force travaillée avec les secrets des magiciens krous, une force dont il a hérité de son grand-père « qui tenait ses conseils de village avec de la braise sur la tête juste pour montrer sa puissance ».

UNE AVENTURE DES TEMPS MODERNES

Les jeunes exclus tentent d'assiéger la forteresse qui recèle tout ce qu'ils n'ont pas ou qui leur fait envie. En court-circuitant les longs relais de socialisation qui s'offrent à eux, ils développent une économie de prédation et trouvent là une forme de réalisation de soi qui peut conduire à la mort, à la torture, mais aussi à devenir adulte. La violence permet de brûler les étapes, de briser les entraves, de répondre à la violence sociale (sorcellerie, paupérisation, injustice), une violence « rangeante », par une violence « dérangeante » qui doit entraîner une « sortie du rang ». Au-delà d'un désir de puissance évident, les *ghettomen* cherchent, selon leur formule, « les choses normales qu'un homme normal doit avoir », trouver une place, une identité dans une société où ils n'ont aucune voix, aucune présence, aucune reconnaissance.

Ils forcent le passage d'une économie à une autre, d'un âge à un autre, par recours à un système qu'ils ont inventé, emprunté. Ils ne sont pas « dé-socialisés »

24 – Cela donne parfois des dialogues suaves dans la voiture : – Qui va-t-on voir, Pablo Escobar ou Yul Brynner ? – Yul Brynner, il est chez les Colombiens [ghetto Colombien]. – Et Pablo ? – On le trouvera demain à Beyrouth.

25 – J'ai vu le sorcier enfler et s'élever dans le ciel. J'ai vu le type que les couteaux ne perçaient pas. J'étais à côté d'un étranger et je me suis retrouvé sans sexe.

26 – Il serait intéressant d'arriver à comprendre ce qui est retenu, laissé, ajouté à l'intérieur d'une vision ; ce qui, par exemple, distingue la violence sale, petite, minable, de celle qui engendre la légende.

comme on l'entend souvent, mais au contraire « sur-socialisés ». C'est en effet un trop-plein de règles hétéroclites – culture de l'honneur, révoltes des ghettos noirs américains, valeurs du néolibéralisme (« Enrichissez-vous seuls »), normes locales –, qui les empêchent de s'intégrer dans une société dominante, régie par des lois qui hiérarchisent, distribuent, affectent à partir d'un schéma unique qui conforte toujours les mêmes élites. Ce n'est pas seulement la misère qui amène la violence, mais l'impression de ne pas faire partie de la grande marche qui semble orientée et définie ailleurs.

La marginalisation est une manière de se détacher du lot, c'est l'expérience ultime de la vie : elle est goûtée par ses extrêmes, elle les a rendus « forts », « fous » ; ils ont l'impression de la connaître mieux que n'importe quel étudiant diplômé ou apprenti. Le ghetto apparaît comme un creuset où les attitudes dominantes sont à la fois inversées et exacerbées : il offre un cadre d'identification, d'entraide, alors que les pouvoirs civils et publics semblent sans réponse devant la crise du système scolaire, le chômage, les inégalités ; le ghetto, c'est aussi l'apprentissage des rapports de forces, des stratégies qui amènent à dominer, des conduites d'échec qui vont droit à la mort. Les valeurs occidentales, capitalistes, qui tournent autour de la réussite personnelle sont portées à leur paroxysme. Les rêves s'accrochent aux triomphes apparemment rapides et sans effort, aux renommées qui semblent ouvrir les portes sans forcer. Les *ghettomen* portent aux nues le modèle du *self-made man* : Scarface est un héros connu et admiré de tous. Beaucoup regardent avec pitié les étudiants qui font un an de grève afin d'avoir des bourses : des années de privation pour des parents, qui se traduisent par une année blanche, une incapacité chronique à se débrouiller ou à faire face à l'adversité. Par rapport aux apprentis, ils n'ont pas de patron dont ils attendent leur ascension et leur petite pitance.

Ils disent souvent avec fierté : « Je dirai à mes enfants que j'ai vécu » ou « Celui-là, il a tout connu ».

Leur puissance fabulatrice les place dans un monde virtuel où l'on jouit et meurt réellement. La souffrance engendrée par cette violence n'existerait pas si elle n'était liée à un plaisir extrême : une ambivalence qui traverse deux expressions : « faire la belle vie » et « c'est une sale vie », qui peuvent être utilisées dans le même discours. Ils inscrivent leur action dans une double temporalité, les rythmes rapides, trépidants, et les longues plages creuses sans occupation. La vacance est remarquée par les gens de la famille et du quartier : « Ils ne font rien donc du mauvais », mais dès qu'elle est comparée aux horaires d'un patron, elle donne l'impression, à ceux qui en jouissent, de prendre la vie par ses doux côtés. Cependant, face aux gens qui ont un projet, ce vide renvoie une image avilissante de soi. Les *ghettomen* remplacent les contraintes du travail par du « business », une « création », un risque mortel, une jouissance sans entrave. Ils savent s'aventurer vers l'inexploré et ce voyage initiatique prend toute sa force lorsqu'il amène vers les rivages des pays industrialisés où l'argent, le confort, les droits de l'homme semblent pousser sans effort. Tous les *ghettomen* ont en tête de quitter leur pays pour devenir un autre. Ils fuient dans la drogue, les rêves, les voyages imaginaires (parfois réels), les fêtes, avec ce que cela comporte d'extase et de frustration : il faut toujours recommencer, rien ne reste.

Ils sollicitent le hasard comme une loi invisible dont ils espèrent qu'elle apportera une nouvelle donne. Peu de *ghettomen* s'ouvrent à la criminalité professionnelle. On ne vieillit jamais dans un *ghetto*, toujours conçu comme une transition même si celle-ci paraît enragée, insensée, brûlante ; une aventure qui doit finir quel qu'en soit l'aboutissement, une aventure qui les aura transportés du village au monde moderne, sans passer par leurs règles et leurs contraintes.